

531

Jean CAPART

Le Nouveau Trésor d'Égypte

Extrait du *Flambeau*, revue des questions politiques
et littéraires, 6^e année, n^o 1, janvier 1923.

BRUXELLES
MAURICE LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58-62, rue Coudenberg

—
1923

Bibliothèque Maison de l'Orient



134737

Le Nouveau Trésor découvert en Egypte

Depuis quelques semaines, les journaux quotidiens qui, de mémoire d'homme, ne s'étaient autant occupés d'égyptologie, émerveillent leurs lecteurs par des récits de découvertes si romanesques, que plus d'un esprit critique n'a pu s'empêcher d'exprimer une crainte au sujet de la réalité de ce trésor des *Mille et une Nuits*. Rappelons-nous Aladin emmené par le magicien loin de la ville, traversant les campagnes pour arriver près des rochers. « Ils parvinrent enfin dans un vallon étroit situé entre deux montagnes de hauteur à peu près égale. A cet endroit, le magicien alluma un feu de broussailles, y jeta un parfum et, tandis que la fumée s'élevait, il prononça des paroles magiques. Soudain, la terre trembla, s'ouvrit et fit voir à découvert une pierre d'environ un pied et demi en carré, posée horizontalement, avec un anneau de bronze scellé dans le milieu pour s'en servir à la lever. Comme Aladin s'effrayait, le magicien lui dit : « Vous avez vu ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum et des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc présentement que, sous cette pierre que vous voyez, il y a un trésor caché qui vous est destiné et qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands rois du monde... » Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur se fit voir, avec une petite porte et des degrés pour descendre plus bas. « Mon fils, dit alors le magicien africain, observez exactement tout ce que je vais vous dire. Descendez dans ce caveau ; quand vous serez au bas des degrés que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voué

et partagé en trois grandes salles, les unes après les autres. Dans chacune vous verrez, à droite et à gauche, quatre vases de bronze, grands comme des cuves, pleins d'or et d'argent... »

Dans quelques années, les savants qui étudieront les thèmes de contes populaires n'hésiteront point à reconnaître dans les dépêches envoyées à la fin de 1922, de Thèbes, une nouvelle *recension* de l'histoire d'Aladin, simplement modernisée par la substitution du lord anglais au magicien d'Afrique et de l'archéologue Howard Carter au jeune Aladin. Ils auront beau jeu de citer, comme la source de toutes ces histoires, des passages bien caractéristiques d'un manuel arabe intitulé : « Livre des perles enfouies et du mystère précieux au sujet des indications des cachettes, des trouvailles et des trésors » (1). Nous pouvons y lire, par exemple, des instructions précises au sujet d'un tombeau royal. Arrivé à la montagne, il faut faire des fumigations, creuser, puis, après avoir découvert une plaque avec un anneau en airain, ouvrir une trappe qui donne accès à un souterrain. Après avoir franchi une troisième porte, on entre dans une grande salle où se trouvent douze armoires, dont quelques-unes sont pleines d'argent, d'autres d'armes et d'objets précieux. « Dirigez-vous vers l'armoire isolée qui est à droite, et qui se reconnaît à ce qu'elle a, devant son ouverture, une veilleuse en pierre précieuse, qui éclaire comme une lampe allumée ; la clef y est encore. Entrez chez un roi couché sur un lit d'ébène orné d'or et incrusté de perles fines et de pierres : c'est le roi d'Egypte, et il a près de lui toutes ses richesses avec celles de son père. Vous verrez tous les produits de l'Egypte, déposés dans cette chambre royale. Sous le lit, il y a une plaque que vous ôterez ; descendez vingt degrés et vous arriverez à une porte à deux battants : ouvrez-la et pénétrez dans

(1) Publié et traduit par Ahmed bey Kamal. Le Caire, 1907. Voir particulièrement pp. 160 à 161.

une grande chambre. » Et celle-ci est naturellement de nouveau remplie de trésors.

Les journaux racontent que lord Carnarvon et Howard Carter étaient devant la porte encore murée du caveau royal. Après avoir pratiqué une ouverture, le second y fait passer une bougie et il regarde, cherchant à percer les ténèbres. Quel moment ! La cachette a-t-elle été visitée déjà par des pillards qui n'ont laissé derrière eux que des débris lamentables ? Et lord Carnarvon murmure : « Y a-t-il quelque chose ? » Après un silence qui devait paraître infini, Carter répond : « Il y a ici des merveilles. »

Vraiment, c'est une merveille que l'on puisse, après bientôt trente-cinq siècles, découvrir encore une telle cachette, malgré les révolutions et en dépit de l'acharnement des voleurs de trésors qui, depuis les temps pharaoniques, n'ont cessé de ravir à la montagne les richesses que la piété des Egyptiens avait déposées dans les tombeaux. Leur chasse a été fructueuse et nous venons d'en recueillir l'écho, à peine déformé, dans le *Livre des Perles enfouies* et dans les contes des *Mille et une Nuits*.

Depuis le commencement de la XVIII^e dynastie, vers 1500 avant notre ère, les grands rois de Thèbes avaient décidément abandonné pour leur sépulture la forme de la pyramide. La tombe royale était maintenant divisée en deux parties bien distinctes : la chapelle et le caveau. La chapelle était construite sur la rive gauche du Nil, en face de la capitale, et quelques-uns des temples de Thèbes : Kournah, le Ramesseum et Médinet-Habou sont en réalité des édifices consacrés au culte des rois Sétî I^{er}, Ramsès II et Ramsès III. Le caveau était creusé dans le roc, loin de là, au cœur du massif montagneux fermant l'horizon du voyageur qui, de Louksor sur la rive droite du Nil, regarde au delà du fleuve vers l'immense nécropole thébaine. Pour atteindre la Vallée des Rois il faut donc d'abord traverser le Nil en barque. Au trot rapide des petits ânes d'Égypte, on franchit ensuite la distance

de 2 kilomètres environ qui sépare l'endroit de débarquement du temple de Kournah. A partir de ce point on pénètre dans la région déserte. Le sol est criblé de tombes anciennes. Au nord de la colline appelée Drah Aboul Negga s'ouvre l'étroite vallée qui, après un trajet capricieux, de près de 4 kilomètres, conduit à Biban el Molouk. On a décrit cent fois l'impression que produit sur le voyageur cette route sinueuse à travers les montagnes d'une désolation sans pareille. C'est bien le monde de la mort, cette vallée où le regard ne rencontre ni un animal ni un brin d'herbe et dont les roches calcaires, cuites et recuites par le soleil pendant des milliers d'années, déchiquetées et ravinées, autrefois par des pluies torrentielles et plus récemment par des averses d'orage, ont pris des aspects fantastiques, suggérant à l'esprit des ruines titanesques. Enfin, à un endroit où la vallée se fermait, les ingénieurs égyptiens ont fait sauter une partie du rocher pour se procurer un accès dans un cirque énorme où débouchent plusieurs gorges latérales. C'est là que les grands rois du Nouvel Empire ont été ensevelis.

Leurs tombes se présentent généralement sous l'aspect de couloirs et de chambres excavés dans la montagne et dont les murs sculptés et peints montrent, en grands tableaux, la réception du roi défunt par les dieux et les pérégrinations de l'âme dans les régions infernales. Dans une des dernières salles, la momie royale est couchée dans de riches cercueils emboîtés l'un dans l'autre, reposant dans un sarcophage d'albâtre ou de granit. Quelquefois, par exemple chez Ramsès III, les peintures d'une série de petites chambres retracent fidèlement l'image du mobilier funéraire enfermé dans la tombe. Ce sont des provisions d'objets de toutes espèces, des armes, des cuirasses, des étendards, des vases précieux dont quelques-uns sont d'origine étrangère, des meubles merveilleux, entre autres une série de trônes dorés, décorés

d'incrustations multicolores. On aurait peine à s'imaginer, devant ces peintures, qu'elles sont d'exactes reproductions des objets déposés dans la sépulture royale, si, de temps à autre, une trouvaille heureuse ne fournissait soit quelques meubles entiers, soit même des fragments, mutilés parfois d'une manière lamentable.

Quand le roi et tout son mobilier funéraire avaient été déposés dans la demeure d'éternité, on murait la porte et les derniers prêtres qui se retiraient apposaient sur le mortier encore humide un sceau qui représente le chacal d'Anubis couché au-dessus de neuf figures de captifs sacrifiés. A partir de ce moment, le mort était abandonné ; par un maquillage habile du terrain on dissimulait l'endroit où se cachait la sépulture, tandis que, dans la chapelle funéraire de la vallée, les prêtres continuaient pendant quelques générations à célébrer les rites au bénéfice de l'âme désincarnée.

Mais nous avons appris par l'expérience des fouilles que la terreur superstitieuse n'était pas assez grande pour retenir la cupidité des pillards. Déjà les employés de la nécropole, chargés des enterrements, ne reculaient pas devant la violation des momies confiées à leurs soins. Pourrait-on s'étonner de ce que, vers la fin du Nouvel Empire, à une période de faiblesse politique, une bande de brigands se soit organisée pour piller la nécropole royale ? Le hasard a mis entre les mains des égyptologues toute une série de documents appartenant au dossier de l'instruction criminelle qui arrêta pour un temps ces déprédations sacrilèges. Le papyrus Abbott, au British Museum, le papyrus Amherst et les papyrus Mayer à Liverpool, principalement, ont donné des procès-verbaux d'inspection des tombes, des témoignages de criminels ou de témoins pleins de détails curieux.

« Nous avons pénétré tous dans la tombe, dit un protocole d'aveux, nous avons ouvert les cercueils et les enveloppes dans lesquelles étaient les corps. Nous avons

trouvé cette auguste momie du roi. Nombreux étaient les ornements et les amulettes d'or qui se trouvaient sur sa poitrine ; sa tête était couverte d'un masque d'or et toute la momie du roi était revêtue d'or. Ses cercueils étaient travaillés en or et en argent, à l'intérieur et à l'extérieur, et incrustés de pierres précieuses. Nous avons arraché tout cet or de l'auguste momie, ces amulettes, ces ornements. Nous avons de même trouvé la femme du roi et nous l'avons dépouillée de tout. Puis nous avons mis le feu à leurs cercueils. Nous avons volé leur mobilier, les vases d'or, d'argent et de bronze et nous avons alors divisé notre butin en huit parts. »

Devant le danger que couraient les momies royales, les inspecteurs de la nécropole décidèrent qu'il était indispensable de les mettre à l'abri. Plusieurs d'entre elles avaient grandement souffert des procédés brutaux des pillards. Le grand conquérant d'Asie, Thoutmès III, avait été particulièrement malmené. « Sa momie dépouillée dans l'antiquité, puis brisée en trois, avait été refaite, probablement dans le même temps que les autres momies de la XVIII^e dynastie. Comme les morceaux ballottaient, les restaurateurs lui avaient mis, en guise d'éclisse, quatre petites rames de bois peintes en blanc, une au dehors, trois au dedans du maillot, qui donnèrent quelque solidité à l'ensemble (1). » Sous la XXI^e dynastie, un grand nombre de rois, de reines et de princesses furent déposés secrètement dans une cachette à Deir-el-Bahari. Retrouvée par des Arabes vers 1871, celle-ci ne fut connue par les agents du Service des Antiquités qu'en 1881, et elle fournit au musée du Caire la majeure partie de sa collection, unique au monde, de momies royales. En 1898, une seconde cachette, découverte dans le tombeau d'Aménophis II donnait, en plus de la momie de ce roi, celles de neuf souverains du Nouvel Empire.

(1) Maspero, G., *Les momies royales de Deir-el-Bahari*. Paris, 1889, pp. 547 à 548.

Dès l'époque grecque, les touristes de passage à Thèbes allaient visiter les tombes des rois, comme en font foi les nombreux *grafitti* qu'ils ont laissés sur les murs et qui nous apportent l'écho de leur admiration.

Peut-on s'étonner que les fouilleurs modernes qui ont la bonne fortune de découvrir des tombes dans la vallée de Biban el Molouk les aient généralement trouvées violées et renfermant à peine quelques lamentables débris du mobilier funéraire? Ce fut le cas pour l'Américain Davis qui déblaya le tombeau de la reine Hatshepsout, du roi Thoutmès IV, du roi Horemheb, etc. A proximité des caveaux royaux, quelques privilégiés avaient été admis à faire percer leurs tombes. Celles-ci non plus, à une exception près, n'ont pas échappé aux détresseurs de momies. Je me rappelle avoir eu la chance, dans les premiers jours de 1901, de pénétrer, en compagnie de Maspero et de Howard Carter, qui était à ce moment inspecteur des fouilles de Thèbes, dans le monument funéraire de Sennefer, personnage important de la XVIII^e dynastie. Il était maire de la capitale, ce qui n'aurait probablement pas suffi pour justifier l'avantage de reposer à côté des souverains; mais son épouse Sennaï avait eu l'honneur d'être la nourrice de Thoutmès IV. Leur tombe avait été forcée dès l'antiquité et les fragments du mobilier échappés à la fureur dévastatrice des pillards gisaient sur le sol, presque entièrement recouverts par la boue que les pluies d'orage avaient entraînée jusqu'au fond des couloirs et des chambres.

Aussi, ce fut une vraie surprise lorsqu'on apprit, dans les premiers jours de 1905, que l'Américain Davis, qui explorait depuis quelques années la vallée des Rois, avait découvert la tombe presque intacte de Iouiya et Touiyou, les beaux-parents d'Aménophis III, entre les tombeaux de Ramsès III et de Ramsès XII. A première vue, il y avait bien peu de chances que, dans l'étroit espace qui séparait ces deux hypogées, il y eût jamais eu une autre

sépulture. Il fallait l'obstination du fouilleur américain et surtout les ressources illimitées dont il disposait, pour tenter une recherche aussi « unpromising ». Or, l'amoncellement des débris qui provenaient du creusement des tombes de la XX^e dynastie avait protégé de toute déprédation la sépulture des parents de la reine Tiyi. La description de la première entrée des fouilleurs dans le caveau qui allait livrer les plus beaux meubles égyptiens connus jusqu'alors, telle qu'elle a été faite par Davis lui-même, est une des pages les plus vivantes de l'histoire des fouilles. Après avoir descendu deux séries de marches, Davis, Maspero et Weigall se trouvèrent devant une porte murée et plafonnée, qui présentait à la partie supérieure une ouverture prouvant que, malheureusement, avant le creusement des tombes de la XX^e dynastie, un intrus y avait pénétré. La face du mur était plafonnée d'argile et du haut en bas on y avait apposé les scellés. Des deux côtés de la porte, une coupe de poterie montrait les empreintes digitales du plafonneur et dans chaque coupe était encore posé le bâtonnet de bois dont il s'était servi, le travail achevé, pour détacher l'argile qui collait à ses mains. Le trou laissé par le voleur était trop élevé et trop étroit pour que Maspero pût y passer sans se blesser. « N'ayant que nos mains, nous réussissons, écrit Davis, à enlever la première rangée de pierres et alors M. Maspero et moi nous poussons la tête et la bougie dans la chambre. On ne voyait que le reflet de l'or qui couvrait certains meubles difficiles à identifier. » L'ouverture est élargie et les trois explorateurs, franchissant le mur de pierre, pénètrent dans la chambre. « Il y faisait noir autant qu'il peut faire noir et la chaleur était extrême. La première chose à découvrir était le nom du propriétaire, ce dont nous n'avions pas la plus légère idée. Nos bougies, que nous tenions élevées, ne nous donnaient qu'une lumière faible qui cependant nous éblouissait et nous ne pouvions rien voir, sinon le scin-

tillement de l'or. Après quelques instants, je distinguai un très grand cercueil en bois enduit de bitume, décoré à la partie supérieure d'un bandeau en feuilles d'or couvert d'hiéroglyphes. J'attirai sur lui l'attention de Maspero qui, immédiatement, me passa sa bougie. Je la tins avec la mienne, tout près des inscriptions, afin qu'il pût les lire. A l'instant il dit : « Iouiya ». Naturellement excité par cette nouvelle et aveuglé par l'éclat des bougies, j'approchai celles-ci, involontairement, du cercueil. « Attention », cria Maspero, repoussant mes mains en arrière. Nous avons compris à l'instant que si mes bougies avaient touché le bitume dont j'étais si près, le cercueil n'aurait fait qu'une flambée. Tout ce qu'il y avait dans la tombe était inflammable. Directement en face du cercueil, le corridor qui conduisait à l'air libre, aurait joué le rôle de cheminée. Nous aurions tous péri puisque notre seule issue était ce corridor et qu'il aurait encore fallu escalader la muraille de pierre obstruant la porte » (1).

Quand on put déblayer la chambre, on expédia au musée du Caire des meubles merveilleux, des lits, des fauteuils, un char, des coffrets, des vases, dont beaucoup n'avaient pas été faits pour le mobilier funéraire d'Iouiya et Touiyou, mais avaient appartenu au roi Aménophis III, leur gendre, à la reine Tiya et à d'autres membres de la famille royale, qui les avaient apportés en offrande à ces morts qu'ils voulaient honorer. Ce n'était pas à proprement parler une tombe de roi, mais elle nous révélait un mobilier royal.

Encouragé par cette brillante découverte, Davis continua, quelques années encore, son exploration de la vallée. En 1906, il trouva dans une anfractuosité de rocher un beau vase en faïence émaillée portant le nom du roi Toutankhamon et l'année suivante, il recueillit dans une chambre creusée dans le roc, à quelque distance du tom-

(1) Davis, Th. M., *The tomb of Iouiya and Touiyou*. Londres, 1907.

beau du roi Horemheb, un coffret brisé renfermant quelques morceaux de feuilles d'or estampées au nom de Toutankhamon, de sa femme Ankhes-n-Amon, du Père Divin Ay et de sa femme Tiyi. Dans la boue gisait une belle statue d'albâtre, malheureusement sans inscription. Quelques jours après, on ouvrait un puits, à peu de distance, et on le trouvait rempli de vases en terre. Le couvercle de l'un d'eux était assujéti encore par une étoffe sur laquelle on voyait le cartouche de Toutankhamon. Quand Davis me montrait, sur son bateau mouillé à Thèbes, le vase en faïence bleue, il avait toutes les raisons du monde de me le présenter comme le seul objet échappé intact au pillage du tombeau de Toutankhamon. Dans la préface de son dernier mémoire, publié en 1912 il pouvait écrire sans hésitation : « Je crains bien que la vallée des tombeaux ne soit maintenant épuisée. »

Il est temps pour nous de relire quelques passages de l'importante dépêche envoyée au *Times* par son correspondant du Caire le 29 novembre dernier : « Depuis sept ans on s'était mis à l'œuvre dans la Vallée des Rois après que les autres chercheurs avaient abandonné le site. Ici de nouveau les fouilleurs (lord Carnarvon et son collaborateur et ami Howard Carter) avaient rencontré peu de succès. Par moments, ils désespéraient presque de trouver quoi que ce soit, mais ils ne perdirent pas courage. La recherche se poursuivait systématiquement et, enfin, la persévérance acharnée de Howard Carter, son habileté et surtout son flair furent récompensés par la découverte, immédiatement en dessous de la tombe de Ramsès VI, de ce qui paraissait être une cachette. »

La tombe de Ramsès VI, de la XX^e dynastie, était ouverte déjà à l'époque grecque et, comme une confusion s'était établie entre une partie de son nom et celui du roi Aménophis III, que les Grecs appelaient « Memnon », on croyait y voir la sépulture de ce souverain. Un grafitte, sur un des murs, s'exprime comme suit : « Hermogène

d'Amase a vu et admiré les tombeaux, mais après avoir examiné cette tombe de Memnon, il a ressenti plus que de l'admiration. » Et depuis lors, tous ceux qui ont visité la Vallée des Rois ont pénétré dans ce monument funéraire sans se douter qu'ils passaient au-dessus d'une précieuse cachette, protégée précisément par l'énorme monceau de débris de pierres, provenant du creusement de ces couloirs et de ces chambres.

« La porte extérieure, encore scellée, fut soigneusement ouverte. Ensuite il fallut se frayer un chemin à travers un passage d'environ vingt-cinq pieds de long, dans lequel se trouvaient seize marches d'escalier. De même que la porte extérieure, celle qui conduisait aux chambres fut trouvée scellée et sur l'une et l'autre on pouvait relever la preuve qu'elles avaient été forcées et rescellées... Quand les fouilleurs entrèrent, ils eurent une vision extraordinaire, à laquelle ils ne pouvaient croire. C'étaient, tout d'abord, trois magnifiques lits d'apparat tout dorés, montrant des sculptures excellentes, têtes de Bes, d'Hathor et de lion. Les bois de lit, bien sculptés, sont dorés, incrustés d'ivoire et de pierres semi-précieuses. Il y a aussi des coffres innombrables, d'un travail exquis. L'un d'entre eux est incrusté d'ébène et d'ivoire et porte des inscriptions dorées; un autre contient des emblèmes de l'autre monde; un troisième, magnifiquement décoré de scènes de chasse peintes, contient des robes, superbement brodées, des pierres précieuses et des sandales d'or.

« Il y a une chaise en ébène incrusté d'ivoire dont les pieds, ornés de têtes de canards, sont d'une sculpture délicate; une chaise d'enfant est d'un travail excellent. A côté d'un des lits est le trône du roi Toutankhamon, probablement un des plus beaux objets d'art qu'on ait jamais découverts. Citons ensuite une chaise à dorure épaisse, ayant comme décors des portraits du roi et de la

reine, faits en incrustations de turquoise, de cornaline, de lapis et d'autres pierres semi-précieuses.

« Deux statues du roi, de grandeur naturelle, en bois recouvert de bitume, sont disposées l'une en face de l'autre. Le roi, qui tient dans les mains un bâton et une massue d'or, a les traits fins, les pieds et les mains délicatement sculptés, des yeux de verre et la coiffure richement constellée de pierres.

« Quatre chars, dont la caisse est incrusté de pierres semi-précieuses et de riches décorations d'or, sont là, démontés, et le tablier du conducteur, fait d'une peau de léopard, est encore accroché au siège.

« Citons quelques admirables vases en albâtre, d'un dessin compliqué et nouveau, faits chacun d'une seule pièce et de beaux vases en faïence bleue. D'énormes provisions sont préparées pour le mort : canards troussés, pièces de venaisons, etc., emballés dans des boîtes suivant la coutume de l'époque. Il y a également de remarquables guirlandes qui n'ont pas perdu toute leur coloration. Un des coffres contient des rouleaux de papyrus qui apporteront probablement une foule d'informations.

« Une deuxième chambre révèle un état de confusion indescriptible. Ici les pièces de mobilier, les lits dorés, les délicieux coffrets, les vases d'albâtre, de même type que ceux de la première chambre, sont entassés les uns sur les autres, si étroitement serrés qu'il a été impossible d'avancer.....

« Ce qui ajoute à l'importance de la découverte, c'est qu'il y a encore une troisième chambre scellée et que semblent garder les deux statues royales. Il se peut que ce soit la tombe du roi Toutankhamon, qui s'y trouverait enseveli avec des membres de la famille hérétique. »

Cette dépêche n'éveille-t-elle pas immédiatement à l'esprit le souvenir d'Aladin et du *Livre des Perles enfouies*? Et cependant, je suis persuadé que le correspondant du *Times*, qui n'est pas un spécialiste, n'a pu

que soupçonner la véritable richesse de cette cachette royale. Elle contient certainement bien des objets que nous connaissons déjà par d'autres trouvailles; mais, c'est la première fois qu'ils nous sont fournis dans un ensemble qui permettra de se faire une idée d'un mobilier royal complet. En outre, il semble que, généralement, les meubles soient en bon état, tandis que d'autres tombes royales de la vallée, retrouvées après le passage des pillards, n'avaient livré que quelques fragments pouvant à peine faire deviner la splendeur des objets intacts. On nous parle, ici, de robes magnifiquement brodées; la tombe de Thoutmès IV avait donné quelques petits fragments, lamentablement déchirés, mais encore suffisants pour faire reconnaître une merveilleuse technique. Nous pouvons espérer également voir quelques-uns de ces verres polychromes dont on recueille précieusement les plus petits morceaux, par exemple au tombeau d'Aménophis II. En revanche, il semble bien que les lits d'apparat soient entièrement nouveaux et, quant au trône royal, nous ne le connaissions que par les représentations figurées.

Tout cela serait d'une valeur incalculable s'il s'agissait de n'importe quel roi d'Égypte. Mais il y a gros à parier que si l'on avait demandé aux plus fins connaisseurs de l'art égyptien, quelle tombe royale ils souhaiteraient retrouver intacte, presque tous auraient choisi la tombe de Toutankhamon.

Ce roi, qui régnait vers 1350 avant J.-C., était un fils d'Aménophis III et c'est à lui qu'incomba la lourde tâche de renouer les traditions thébaines après la révolution religieuse de son frère aîné Aménophis IV. Celui-ci, comme on le sait, avait abandonné Thèbes et le culte d'Amon pour fonder une nouvelle capitale appelée: « l'Horizon du disque solaire », et que nous désignons maintenant sous le nom de Tell el Amarna. Le disque, Aton en égyptien, est devenu la seule divinité que doivent

adorer les Egyptiens comme les peuples étrangers. La nécessité de construire la nouvelle capitale avec ses palais, ses temples, ses tombeaux, stimule l'activité et même le génie des artistes. L'art de la XVIII^e dynastie, qui s'était engagé lentement dans la voie d'une idéalisation bien différente du naturalisme des anciennes époques, avait atteint déjà sous le règne d'Aménophis III une perfection qu'il semblait difficile de dépasser. Les innovations audacieuses d'Aménophis IV, d'Ak-en-Aton, comme il s'appelle désormais, agissent comme un ferment nouveau et, sans libérer les artistes de toutes leurs traditions et de toute leur technique, les incitent à des expériences fécondes. Parfois ils tombent dans l'exagération, et nous dirions même dans la caricature; mais, d'autres fois, ils réalisent des merveilles. Les découvertes de l'atelier de Thoutmès à Tell el Amarna ont véritablement bouleversé tout ce que nous croyions connaître des réalisations de l'art de l'ancienne Egypte. Quand Toutankhamon renouera la chaîne brisée, ses artistes, sans oublier ce qu'ils ont appris pendant les vingt années du règne d'Ak-en-Aton, reviendront à plus de calme et de mesure et l'art égyptien, pendant un court espace de temps, produira des chefs-d'œuvre d'élégance et de distinction. Ce que je viens de dire du grand art s'applique exactement aux produits de l'art industriel et les pièces de mobilier de la seconde moitié de la XVIII^e dynastie se distinguent par une perfection technique et une élégance de formes dont seuls peuvent se faire une idée ceux qui ont examiné les originaux du musée du Caire. Certains croquis publiés dans les journaux sont incapables d'en donner le moindre soupçon et paraîtront le fruit de l'imagination d'un dessinateur tout à fait incompetent lorsqu'on pourra les comparer avec des photographies.

Je ne puis songer à raconter ici cette période, l'une des plus passionnantes de l'histoire. Elle nous est connue, non seulement par les documents indigènes, mais aussi

par les textes, en écriture cunéiforme, sortis des archives de Tell el Amarna et de celles des rois hittites, à Boghaz-Keui, au nord de l'Asie-Mineure. Ces documents précieux nous permettent d'entrevoir la complexité de la politique étrangère des rois d'Égypte et nous renseignent sur les liens de mariage qui s'établissaient entre les souverains, les princes et les princesses d'Égypte et ceux de l'Asie Antérieure. Des filles de rois de Mitani, sur le cours supérieur de l'Euphrate, devenaient des reines d'Égypte et apportaient à la race des Pharaons un sang nouveau dont l'influence se faisait nettement sentir dans l'art. Il est temps qu'on cesse de se figurer les grands rois de la XVIII^e dynastie comme des métis de nègres.

Il suffira de dire que, lorsqu'Aménophis IV mourut, il ne laissait pas de fils pour lui succéder. On croyait jusqu'à ce jour que son successeur avait été Smenkh-ka-ra, son gendre. On nous dit maintenant que la cachette contient des pièces de mobilier funéraire dont les inscriptions indiqueraient que Smenkh-ka-ra, co-régent, serait mort ou aurait abandonné le trône en même temps que son beau-père. La succession revenait en ce cas au mari de la troisième fille d'Aménophis IV, la deuxième étant déjà morte. Toutankhaton monta donc sur le trône d'Égypte. Son nom signifie « la statue vivante d'Aton ». Pendant quelques années, le nouveau roi resta fidèle au culte instauré par son beau-père, qui était en même temps son frère, car Toutankhaton n'est pas un autre personnage que Toutankhamon. Mais il ne prendra ce dernier nom qu'à partir du moment où il aura décidé de revenir à Thèbes et de rétablir le dieu Amon dans tous les droits dont il avait été dépossédé. Sa femme suivra son exemple et transformera son nom Ankhés-n-Aton en celui de Ankhés-n-Amon. Une grande stèle retrouvée à Karnak raconte la manière dont Toutankhamon restaura le culte du dieu thébain. « Il a rendu de la vigueur, dit le texte, à ce qui était ruiné parmi les monuments éternels. Il a

abattu les hérésies et la vérité a traversé la double terre. Il l'a rendue stable; les choses nécessaires étaient dans un état déplorable, et le monde, comme à son origine, lorsque, pour lui, apparut Sa Majesté en roi de la Haute-Egypte. Les biens des dieux étaient dévastés depuis Eléphantine jusqu'au Delta, leurs sanctuaires allaient à la mâle heure et les champs à leur ruine. Les mauvaises herbes y poussaient. Leurs retraits étaient anéantis et leurs enclos sacrés, des chemins de piétons. Le monde était souillé; les dieux manquaient et ne se souciaient plus de cette terre. Si l'on envoyait des messagers vers la côte de Phénicie pour élargir les frontières de l'Egypte, ils n'y pouvaient réussir aucunement. Si l'on recourait au dieu pour confier des choses à sa direction, il ne venait point, absolument. Si l'on invoquait la déesse, pareillement elle ne venait point, absolument. Leur cœur était dégoûté de leurs créatures; ils détruisaient leurs œuvres. »

Mais alors, Toutankhamon paraît et son zèle de restaurateur est incomparable. Il fait à nouveau les images divines détruites, répare celles qui sont mutilées, reconstruit les temples, réorganise le personnel des prêtres et prophètes, purifie les esclaves sacrés qui avaient été employés à des fonctions profanes... (1).

On comprend maintenant ce que signifie l'indication des journaux d'après laquelle des objets de la cachette portent le nom du roi sous ses deux formes: Toutankhaton et Toutankhamon.

La prospérité rétablie en Egypte ne fut pas de longue durée et la mort du roi, après un court règne, amena de graves difficultés. La jeune veuve écrivit au roi des Hittites pour le prier de lui envoyer un de ses fils comme époux. L'idée d'avoir un de ses enfants sur le trône des Pharaons ne déplaisait pas à ce prince, mais les archives

(1) Legrain, G., *La grande stèle de Toutankhamon à Karnak*, dans le « Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes », t. XXIX, pp. 162 à 175, avec planche.

de Boghaz-Keui, la capitale, ont conservé des témoignages d'un véritable drame politique. Le jeune prince hittite, à son arrivée dans la vallée du Nil, fut assassiné par des nobles Egyptiens et le trône d'Egypte fut alors occupé, pour peu de temps, par le Père Divin Ay, dont la femme avait été la nourrice de la reine Nefertiti, épouse d'Aménophis IV. La révolution du souverain de Tell-el-Amarna était décidément finie, la période de la persécution du roi mort allait commencer.

Toutankhamon et Ay touchaient de près à la famille du pharaon hérétique et s'ils rétablissaient Amon dans ses droits et rendaient à la ville de Thèbes la splendeur qu'Aménophis IV voulait effacer, ils n'allaient pas, semble-t-il, jusqu'à des violences contre le dieu Aton et ses adorateurs. Horemheb, un général dont on connaît des monuments contemporains de la crise religieuse de Tell-el-Amarna, s'empare du pouvoir; quand il mourra, après un règne de peu d'années, l'Egypte passera sous le sceptre d'une nouvelle lignée de rois, les Ramessides.

Horemheb démolit les constructions qui avaient été érigées à Thèbes en l'honneur d'Aton et les beaux blocs de calcaire, ornés de fins bas-reliefs, sont remployés pour constituer le noyau des deux pylônes ajoutés au temple de Karnak. Au cœur de la maçonnerie on relève des inscriptions au nom d'Aménophis IV et de ses successeurs immédiats; l'exploration moderne pourrait y trouver des éléments précieux, malgré les effrayantes destructions faites par les soldats turcs dans cette partie de Karnak. Prisse d'Avennes écrit, dans des lettres de 1840, qu'il dut assister impuissant à cette dévastation qui se faisait à coups de mines.

Le nom de Toutankhamon fut soigneusement effacé et Horemheb le remplaça partout par le sien. Daressy a relevé des indices curieux qui permettraient de croire que cette substitution de noms s'expliquerait par le fait que

Toutankhamon, après être revenu à l'orthodoxie, aurait voulu sur le tard reprendre le culte du Disque.

C'est probablement à cette époque que les sépultures des rois hérétiques furent violées. Le désir de vengeance trouva son frein dans la terreur superstitieuse que les Egyptiens avaient à l'égard des âmes désincarnées. On allait bien jusqu'à priver les infidèles de la riche sépulture qu'ils s'étaient préparée. On n'osait pas, probablement, aller jusqu'à l'anéantissement de leur momie et la destruction de leur mobilier funéraire. On pourrait expliquer ainsi la présence, dans la vallée de Biban-el-Molouk, des diverses cachettes citées précédemment. Davis a retrouvé des restes du mobilier d'Aménophis IV et de Tiyyi, ainsi que plusieurs objets qui avaient incontestablement fait partie de la sépulture de Toutankhamon. Lorsque celui-ci fut dépossédé de sa tombe, on enferma ce qu'elle contenait dans une première cachette qui est celle que l'on vient de découvrir. Le surplus a été déposé autre part, les jarres de terre, dans le puits dont il a été parlé ci-dessus. Peu de temps après, un hardi coquin, peut-être un des ouvriers qui avaient assisté au transfert, pénétra dans la cachette principale en brisant les scellés. Il semble bien que ces déprédations se soient limitées au vol d'objets dont la matière était particulièrement précieuse, par exemple les bijoux. Quand les inspecteurs de la nécropole constatèrent le méfait, ils réparèrent la fermeture des portes et apposèrent les nouveaux scellés que les fouilleurs ont trouvés intacts. On nous dit que cela fut fait au plus tard sous le règne d'Horemheb. Nous avons vu tout à l'heure comment la cachette fut alors ensevelie sous les déblais lors du creusement de la tombe de Ramses VI.

Les explications qui viennent d'être données suffiront, je l'espère, à montrer l'importance de la découverte de lord Carnarvon, aussi bien au point de vue de l'art que de l'histoire de l'ancienne Egypte. Cette période est

peut-être la plus intéressante de toutes et plus nous apprenons à la connaître, plus notre curiosité augmente pour comprendre les causes des révolutions dont nous voudrions suivre pas à pas les péripéties. Nous pouvons avoir confiance dans l'expérience et l'habileté des fouilleurs. Ils sauront faire subir à tous ces objets, qui sont devenus d'une fragilité extrême, les traitements appropriés qui les rappelleront en quelque sorte à la vie. Ils n'auront pas cette lamentable déconvenue de certains explorateurs plus anciens qui ont vu des objets merveilleux s'évanouir sous leurs yeux et tomber en poussière au premier attouchement. Comme un entomologiste habile réussit à rendre aux ailes d'un papillon desséché toute leur souplesse pour étaler à nos yeux leur parure somptueuse, qu'un souffle maladroit suffit à détruire, ils restitueront aux rouleaux de papyrus enfermés dans une des caisses, l'humidité nécessaire pour permettre de les dérouler et de lire ce que les scribes d'il y a trente-quatre siècles y ont écrit de leur pinceau délié.

Cette caisse de papyrus peut être ce que la tombe contient de plus précieux. Certes, nous devons nous attendre à ce que la majeure partie des écrits appartienne à la littérature religieuse. L'un des rouleaux sera vraisemblablement un livre des Morts orné de vignettes et je ne crois pas que jusqu'à présent nous en possédions qui aient appartenu à des rois. Il est probable qu'on trouvera aussi des exemplaires de ces mystérieux écrits de géographie infernale désignés sous les noms de : *Livre de connaître ce qu'il y a dans la Tuat (l'autre monde)*, *Livre des Portes*, *Livre des Cavernes*. Mais nous savons que la coutume était de mettre parfois dans les tombeaux des livres de lecture pour que le mort pût se récréer en compagnie de ses auteurs favoris. Cela nous permet d'espérer l'un ou l'autre rouleau qui peut nous donner des écrits nouveaux, ou simplement, ce qui serait déjà très précieux, un meilleur exemplaire d'un des classiques

dont nous ne posséderions jusqu'à présent que des copies d'écolier pleines d'incorrections.

Mais nous avons le droit d'espérer mieux. Le British Museum possède un document connu sous le nom de Grand Papyrus Harris. C'est, comme on l'a dit, une sorte de passeport que Ramses III avait fait déposer dans sa tombe, afin de se préparer un accueil favorable parmi les dieux de l'autre monde.

L'ouvrage comprend le relevé en quelque sorte statistique de la fortune des temples de l'Égypte, telle qu'elle a été confirmée et accrue par la piété du roi. Après avoir ainsi montré successivement pour Thèbes, pour Héliopolis, pour Memphis et pour les villes moins importantes, sa fidélité à protéger les biens des dieux, Ramses III termine par un résumé, assez copieux cependant, des principaux événements de son règne; il remonte même jusqu'à la période d'anarchie qui avait précédé l'avènement de son père. Faut-il croire que ce document constituait une innovation dans les rites funéraires? Il est plus vraisemblable que chacun des rois du Nouvel Empire (désirait avoir à sa disposition devant le tribunal divin un témoignage précis de sa générosité pour les temples et, en général, de la manière dont il avait rempli ses fonctions sur le trône qu'il avait hérité des dieux mêmes.

Si, indépendamment de ces trésors d'art, la cachette de Toutankhamon nous apporte pour la fin de la XVIII^e dynastie des lumières équivalentes à celles que nous a fournies le papyrus Harris pour le commencement de la XX^e, si, surtout, elle nous permet de dresser un état comparatif de la fortune des temples à ces deux périodes de l'histoire égyptienne, la postérité ne manquera pas de confirmer ce que les premières dépêches osaient dire dans l'enthousiasme de la révélation, que c'est vraiment la plus importante découverte archéologique des temps modernes.

Le Flambeau

REVUE BELGE DES QUESTIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Fondée au mois d'avril 1918, la Revue parut clandestinement sous l'occupation allemande; elle publie tous les mois une livraison d'au moins 128 pages in-8°.

ABONNEMENT { 35 francs pour la Belgique ;
ANNUEL { 40 francs pour la France et l'étranger.

La correspondance, les périodiques et les ouvrages destinés à la rédaction doivent être adressés :
49, rue du Poinçon, Bruxelles.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le FLAMBEAU compte parmi ses collaborateurs : MM. Vénizélos, le général Malleterre, Emile Boutroux, Jean Richepin, Joseph Reinach, Grégoire Alexinsky, Szymon Askenazy, Charles Beckenhaupt, Vladimir Bourtzev, Romain Coolus, Ernest Denis †, Charles Diehl, Anna Bowman Dodd, Jean Dornis, Clement Edwards, H. Jelinek, Franz Ansel, Maurice Ansiaux, Eugène Baie, Claude Bernières, Baron Beyens, Henri Bourgeois, Maurice Bourquin, Henri Bragard, Thomas Braun, Auguste Bricteux, C^{te} Renaud de Briey, Emile Cagin, Jean Capart, Jules Carlier, Félicien Cattier, Gustave Charlier, Lucien Christophe, Ernest Closson, Albert Counson, Max Deauville, Théophile De Donder, Léon Delacroix, Marie Delcourt, Paul Demasy, D^r Jean De Moor, D^r A. Depage, Paul de Reul, Jules Destrée, Albert Devèze, Marguerite Devigne, Général Dossin, Louis Dumont-Wilden, Richard Dupierreux, Paul Errera, Jules Feller, Pierre Forthomme, Louis Franck, George Garnir, Paul Gille, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Paul Graindor, Paul Heger, Madeleine Henrard, D^r F. Henrijean, Paul Hymans, Henri Jaspar, Léon Kohnitzky, Hubert Krains, Richard Kreglinger, Léon Leclère, Albert Le Jeune, Général Leman †, Grégoire Le Roy, Henry Lesbroussart, Fernand Mayence, D^r P. Nolf, Henri Pirenne, Adolphe Prins †, J.-M. Remouchamps, Georges Rency, Jules Renkin, Pierre Roussel, René Sand, Fernand Séverin, Ernest Solvay, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien Thomas, Emile Van Arenbergh, Emile Vandervelde, Frans van Kalken, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Robert Vivier.

Editions du " Flambeau "

Le Flambeau publie une collection d'ouvrages d'histoire, de politique et de littérature, dus aux écrivains belges ou étrangers les plus réputés.

Ont paru :

ERNEST VERLANT : *Héraklès libérateur*. Prix : 5 fr.

MAX DEAUVILLE : *La Boue des Flandres*. Un vol. in-16, 6 fr.

A.-P. TCHEKHOV : *La Cerisaie*. Première version française par C. Mostkova et A. Lamblot. Illustrations par A. Lamblot. Un vol. in-16, fr. 4.50.

LÉON LECLÈRE, pro-recteur de l'Université de Bruxelles : *La Question d'Occident*. Un vol. in-8°, fr. 12.50.

COMTE R. DE BRIEY : *L'Allemagne et l'avenir de l'Europe*, d'après les lettres inédites d'un diplomate belge en 1848. Préfaces de Jacques Bainville et sir Thomas Barclay. Deux portraits hors texte. Un vol. in-16, fr. 5.

ALBERT GIRAUD : *Eros et Psyché*, drame antique. Un vol. in-16, 4 francs.

HENRI PIRENNE, recteur de l'Université de Gand : *Souvenirs de captivité en Allemagne* (mars 1916-novembre 1918). Un vol. in-16, 3 francs.

ERNEST GOSSART, de l'Académie royale de Belgique : *Emile Banning et Léopold II*. Un vol. in-16, fr. 4.50.

LE TIMES. *Numéro spécial consacré à la Belgique*. — Préface de S. M. le Roi. Encyclopédie des questions belges. Un vol. in-8°, 368 pages, 10 francs.

LES PERLES DE LA POÉSIE SLAVE : *Lermontov, Pouchkine, Mickiewicz*. Transcriptions en rimes françaises, par Henri Grégoire. Illustrations d'Eric Wansart. Un vol. n-8°, XIX-273 pages, 10 francs.

LES SEPT FLAMBEAUX DE LA GUERRE. *Réimpression des sept livraisons du « Flambeau » clandestin et tome 1^{er} (1918) du « Flambeau »*. Préface de M. Paul Deschanel, ancien président de la République française. Frontispice de Fernand Khnopff. Un vol. in-8°, 360 pages, 8 francs.

A paraître :

PÉTRONE : *Le Satyricon*, traduction de M. Paul Thomas professeur à l'Université de Gand.

SZYMON ASKENAZY : *Napoléon et la Pologne*, traduction de M. Henri Grégoire.